

Le livre

« Je n'ai qu'une parole »

Le 12 mai paraît « Je n'ai qu'une parole », livre co-écrit par Éric Girard et Pierre Ballester, racontant le combat de l'entraîneur du Portel face au cancer des cordes vocales. Ballester, ancien journaliste à L'Équipe, auteur de nombreux ouvrages concernant le sport, raconte comment Girard s'est mis à nu au fil des pages.

Quand est née l'idée de ce livre ?

En mai 2015, Le Portel dispute la finale de Coupe de France face à Strasbourg. En amont, il y a des papiers de presse, de l'attraction autour de ce club nordiste qui arrive de Pro B. Liliane Trévisan, mon épouse à la ville, journaliste à L'Équipe, a un entretien étiré avec Éric Girard, et en fait un papier, pas sportif, plutôt sur la dimension du bonhomme.

Comment un mec qui a eu deux fois le cancer s'est refait. Elle me dit : il y a vraiment de la matière inexplorée, ce n'est plus le même, il a beaucoup plus d'humanité. Parce que Girard avait une certaine réputation avant, une idée de lui-même, des certitudes... J'ai creusé un peu, je lui ai demandé le portable d'Éric Girard. Il a eu un court délai de réflexion puis m'a dit : c'est possible.

Comment s'est déroulée la rédaction ?

Je me suis mis dans cette réflexion de livre vers septembre et en octobre j'étais au Portel – à Le Portel, comme ils disent, coquetterie linguistique. Je suis resté huit jours sur place, en pleine saison. Il m'a ouvert toutes les portes : celle des entraînements, celle de son entourage familial, amical, professionnel. J'ai questionné longuement sa compagne, sa mère, sa fille, son entourage au Portel, le président Yann Rivoal, son assistant Jacky Périgois, ses potes... Dans l'écriture, je lui envoyais chapitre après chapitre, et plus ça allait, plus il comprenait mes besoins, mes demandes. On a énormément échangé après aussi, évidemment pas au téléphone – il fait l'économie d'appeler – mais par mails, textos.

Girard se livre complètement. Il s'est ouvert à vous facilement ?

Il ne s'agissait pas de faire un livre de basket. La trame du livre, c'est comment transposer les ingrédients du sport de haut niveau dans un autre combat, celui de vaincre la maladie. Moi, je suis assez direct, et le deal, c'était : tu te fous à poil. C'est-à-dire qu'on ne met de côté aucun aspect, même parfois difficile, intime. Quelquefois il

entre deux falaises et que c'était à moi de trouver les planches. Au final il a vraiment joué le jeu.

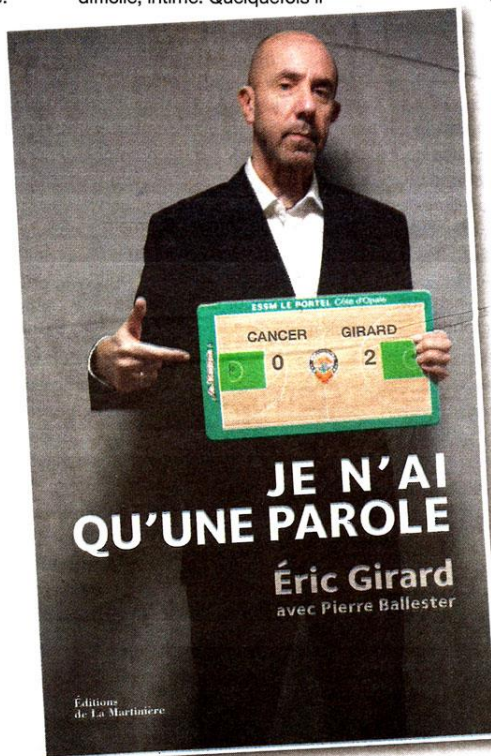
Tout au long du livre, on comprend qu'il définit le cancer comme un adversaire, un nouveau match à gagner, et le combat comme tel. Comme un coach ?

Il a combattu la maladie en voulant la piétiner, en la snobant, la narguant. D'entrée de jeu, c'est : « on m'annonce que j'ai le cancer ? Alors OK, j'ai le cancer. Allons-y. » J'ai été confronté à d'autres personnes qui ont eu le cancer, comme Lance Armstrong. J'étais à sa clinique en 1996, il y avait des doutes, des pleurs, des peurs... Comme tout un chacun ! D'un seul coup tu es désemparé, démuné, tu as la trouille. Girard, non. Le seul moment de faiblesse qu'il a eu, à ce que j'ai cru comprendre, c'est quand il a appris pour la récidive et qu'il a demandé un morceau de sucre. Sinon, tout le reste, c'est de l'analytique.

On retrouve le coach, l'analyse, l'anticipation. Son premier coach mental, c'était lui-même. Il a été aussi chiant avec le personnel médical qu'il peut l'être avec ses joueurs quand ça ne tourne pas rond. C'est une manière d'appréhender un coup du sort : il a regardé la maladie dans les yeux jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux. Une fois, et deux fois. Il a vraiment un mental hors norme. ●

Je n'ai qu'une parole (Éditions de La Martinière) / 224 pages.

19 € • Parution le 12 mai



a dû se faire violence. D'une certaine manière, j'étais son coach. Lui qui a l'habitude de diriger, vilipender, gueuler sur ci ou ça, là c'est moi qui ai joué ce rôle : « là, tu ne m'en donnes pas assez Éric ! J'en veux plus. Là, quand tu es dans ta salle de bain, que tu regardes ta gueule, que tu vois ce bouton... » Je le poussais, je le poussais. Parler de soi ne doit pas être facile. Il laissait quelquefois des points de suspension, des formes de non-dits. Comme s'il manquait les planches sur un pont de lianes